

L'ancien inspecteur suédois des Nations unies pour l'Irak en 2003 est aujourd'hui très engagé contre le nucléaire et pour la protection de l'environnement

Hans Blix ne désarme pas

Quand, après une épreuve de force de six mois avec l'administration américaine, certains n'hésiteraient pas, une fois libérés de leur droit de réserve, à rendre la pareille, Hans Blix reste placide, égal à lui-même. Héros ou tête de Turc? Hans Blix, l'ancien chef des inspecteurs en désarmement de l'ONU, aura été un peu des deux. Mais l'homme que l'administration américaine voulait abattre, garde la tête haute. Président de la Commission des armes de destruction massive, (WMDC), ancien président exécutif de la commission de contrôle, de vérification et d'inspection des Nations unies pour l'Irak (Cocovinu), il est aujourd'hui à Paris pour défendre, à l'Institut français des relations internationales (IFRI), la nécessité de «relancer le désarmement». À l'appui de son plaidoyer, un rapport de 200 pages intitulé «*Les armes de terreur, libérer le monde des armes nucléaires, chimiques et biologiques*».

Hans Blix connaît le dossier sur le bout des doigts. De septembre 2002 au déclenchement de la guerre en mars 2003, de son bureau au 31^e étage du siège de l'ONU à New York, il a senti les murs trembler sous les coups de butoir de la Maison-Blanche. Au centre de cette bagarre, les armes de destruction massives de l'Irak. La possession de ces armes par Bagdad justifiait pour Washington l'invasion militaire. Pour le diplomate suédois, ancien ministre des affaires étrangères de son pays, spécialiste de droit inter-

national, il n'existait pas de preuves de l'existence de ces armes. Hans Blix est resté inflexible.

« Comment peut-on avoir un gouvernement irakien crédible avec une présence militaire américaine ? »

Et pourtant, la charge américaine fut lourde. En retour, l'ancien directeur de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) affichait une attitude calme et posée. Mais il reconnaît qu'à «*la veille de l'invasion américaine, les pressions sont devenues inacceptables*». Le vice-président américain Dick Cheney? «*Dans son style direct, il m'a averti que les États-Unis n'hésiteraient pas à nous discréditer*». Le «nous» s'adressant à Hans Blix et à ses inspecteurs des Nations unies. Il regrette aussi le rôle de la presse américaine, «*manipulée par la Maison-Blanche, elle était très rude envers moi*». «*Bureaucrate incompetent*», «*diplomate peureux*», les termes étaient peu amènes. Des rumeurs ont couru sur le fait que lui et son équipe avaient été placés sur écoute. «*Je n'en ai pas la preuve. Mais si c'était le cas, j'aurais voulu qu'ils écoutent mieux!*» Droit dans ses bottes: «*Nous savions que ces armes n'existaient plus. La plupart avaient été détruites en 1991, il ne restait pratiquement rien en 1992. Nous tenions ces informations du général Hussein Kamel, par ailleurs gendre de Saddam Hussein, qui*

avait fait défection en Jordanie.» Le récit de ces mois terribles est paru dans *Irak, les armes introuvables*, sorti en 2004 (1).

De retour de New York, il ne dédaigne pas donner son avis sur la guerre en Irak. «*Le point positif, c'est la disparition de Saddam Hussein. Le reste n'est qu'échec et tragédie. Les Américains voulaient établir la démocratie mais l'occupation n'est pas une bonne chose. C'est un argument pour tous les candidats au terrorisme.*» «*Comment, demande-t-il, peut-on avoir un gouvernement irakien crédible avec une présence militaire américaine?*»

S'il pense que le dispositif est prêt pour une attaque contre l'Irak – «*les navires de combat ne sont pas dans le Golfe pour une promenade touristique*» – il ne pense pas que les États-Unis se lanceront dans une guerre. «*L'Irak, certes, est une menace. Mais l'opinion publique américaine n'est pas favorable à une autre invasion militaire.*» Que recommande-t-il? Le dialogue. Il est temps, dit-il, d'engager des pourparlers avec Téhéran comme cela a été fait avec la Corée, du Nord. Il n'y a pas de raison d'agir précipitamment. Même s'il reconnaît que la situation est différente d'avec l'Irak. «*Bagdad n'avait pas de capacité nucléaire.*»

À 78 ans, ne mérite-t-il pas enfin une retraite dans ses terres d'Uppsala qui l'ont vu naître? Le temps n'est pas venu. Hans Blix a entamé un autre combat, celui de l'environnement «*qui à long terme m'inquiète plus que les armes nucléaires*».

AGNÈS ROTIVEL

(1) Éd. Fayard